

tiendrait bon; c'est pourquoi je proposai qu'il présidât la réunion. Croyez-vous qu'il accepta? Non, jamais de la vie. Jim, lui aussi, était trop prudent. Il savait que deux et deux font quatre, et il avait probablement en vue son propre patronage. Tout cela était mis en danger et ce pauvre R. L. ne comprenait pas cela. Il eût été fou de se précipiter là où des anges comme Jim Somerville et John Ellis craignaient de poser le pied. Alors puisque Jim refusait de présider, je dis: "Eh bien, si quelqu'un veut me présenter, je présiderai." Aussitôt mon vieil ami, Nicholas Flood Davin, qui aimait la lutte et qui croyait que nos collègues du côté ministériel voulaient se battre, fit la proposition et je pris la présidence. Je mis la proposition aux voix et elle fut adoptée. Hélas! je ne sais pas ce qu'il advint des traducteurs. Je ne pense pas qu'ils aient été renvoyés, mais moi, je fus jeté dehors. Voilà, monsieur l'Orateur, ce qui est arrivé au petit Willie. Croyez-vous que l'on m'a confié de nouveau la présidence de ce comité? Non, monsieur. Je l'occupe maintenant, mais le comité ne se réunit jamais. Je critiquais la façon dont opère la loi des compensations: j'ai été jeté dehors, on m'a fait sauter à la dynamite. Billy Gibson, ce charmant vieux whip se promenait en disant: "Vous ne pouvez pas vous permettre de nommer un traître comme lui, président d'un comité."

Ainsi, je ne fus pas nommé; on me laissa de côté. Bien que je fusse trop dégoûté pour suivre l'affaire de très près, je crois que les traducteurs restèrent en place et reçurent toujours leur traitement, tandis que les jeunes filles ont continué à faire leur travail pour le quart de l'argent payé aux traducteurs.

Voilà ce que j'avais à dire de ma petite escapade ou de mon pèlerinage dans le patronage. Si nous essayons maintenant d'opérer sur cette base, nous ne réussirons jamais. Nous devons y aller avec une hache. Le premier ministre intérimaire (sir Thomas White), un bon vieux libéral et le premier ministre (sir Robert Borden) qui, soit dit en passant, fut aussi un libéral savent ou devraient savoir quelque chose des principes du libéralisme. Qu'ils ouvrent la marche et ils trouveront, je vous le garantis, monsieur l'Orateur, un parti solidement uni derrière eux pour se débarrasser de ce patronage parasite. C'est une chose terrible dans ce pays et nous voulons la balayer. Si le Gouvernement veut commencer, je suis persuadé qu'il trouvera la Chambre prête à seconder ses efforts.

[M. Richardson.]

Il me reste encore à développer d'autres points, si je ne fatigue pas la Chambre. Je dois mener avec moi mon ami le prophète de Brome (M. McMaster) jusqu'au mont Carmel. Mais auparavant, je voudrais parler de ma visite au vieux pays et sur les champs de bataille de France et des Flandres. J'ai rarement pu parler sans émotion quand je dis ce que j'ai vu sur ces champs de bataille de France et des Flandres. Lorsque je pense à l'héroïsme de nos soldats sur les champs de bataille et que je me souviens de la tâche qu'ils ont accomplie, et que je me rappelle le fait tel qu'il m'a été dit, qu'ils ont livré environ le quart des combats sur le front, je n'ai pas de mots suffisants pour exprimer ma gratitude personnelle à ces braves garçons qui ont sauvé la liberté pour moi. Je suppose que la plupart de ces jeunes gens avaient lu l'histoire de leur mère patrie. Ils avaient lu, je n'en doute pas, l'histoire de la conservation de la liberté et de l'indépendance sous le drapeau anglais. Ils savent sans doute comme nous le savons, que pendant des siècles, le sang de nos ancêtres a coulé à torrents pour que le peuple anglais jouisse de la liberté dans le pays. Dans les veines des 60,000 soldats, que dis-je, des 500,000 hommes qui sont partis au secours de la liberté et de l'indépendance, coule le même sang anglais. Il n'y a pas à se tromper à ce sujet. L'Anglais sait comment combattre, il sait mourir, mais il n'a jamais encore appris à se soumettre. C'est une chose qu'un sujet britannique ne peut jamais faire.

J'ai été frappé de l'héroïsme de nos femmes, les filles de ce pays qui par milliers sont parties au front, qui ont soigné les soldats dans leurs moments de difficultés, de chagrins et de périls. J'ai visité les hôpitaux, j'ai parcouru des milles de petits lits blancs. Parfois je me suis arrêté pour parler à ces pauvres garçons blessés—et quelques-uns étaient terriblement blessés. J'ai vu ces anges de miséricorde, ces Florence Nightingale par milliers, qui soignaient les soldats, levaient leur tête et essayaient tendrement de détourner leur attention, pour que le fil d'argent ne pût se briser. J'ai compris que les temps de notre héroïsme et de notre chevalerie n'étaient pas disparus. Nous avons et nous avons eu des milliers de Florence Nightingale sur ces champs de bataille. Je ne pouvais pas—je n'ai pas de mots pour payer un tribut suffisant et convenable à ces nobles femmes, nobles au-dessus de toute comparaison. C'était bien triste de passer